LE SENTIER SUPREME DES AMES BLEUES

Le delirium tremens

_ le quoi ?

Le delirium tremens

_ un jeu ?

5

Non, non: le delirium tremens.
La règle ?
Chatouiller les étoiles, remplir un mot de tous les abus, dépenser le moins de verbe possible et n'atteindre aucune idée, écrire et laisser pisser le cerveau comme l'ange de la fontaine sans miracles .

- et le but ?

Aucun

- l'intérêt, alors ?

Néant !

- la méthode ?

Surréaliste biensûre, mais en faisant encore plus bête. Juste pour voir, si l'ésprit anéanti, libre et jeté à ses vices, aurait intérêt, même en désordre, à se précipiter sur la beauté. Cette phrase ne veut rien dire; de plus, nous croyons y avoir abandonné une ou deux de nos fautes d'orthographe les plus fidèles. Inutile de nous les gonfler avec ça, c'est tout juste ce qu'il fallait afin de débuter le délirium tremens
à toute allure
jeter des mots inutiles et disgraciés, comme un tapis persan déroulé sans vergogne dans un escalier à lignes, dont les motifs représenteraient une mozaïque assemblée sous des ordres dictatoriaux et peinte d'après les recommandations d'un tyran doublé de folie;
le tout
mélangé dans un vers solitaire de vin au long corps de braises osseuses
et sous le regard attendri des yeux sans vergogne, sans cerveau sans malice et tout empêtrés de liberté.
des yeux
qui épuisent leurs vagues de rêve sur des mots au choc métallique, au lyrisme vibrant comme des pièces d'argent tombées sous des coussins
et l'oeil glisse, roule, perdu dans la foule des fous furieusement fervents de syntaxe crispante, strídente, hurlante, comme la scie de la lime à dent sur l'ongle à nerf de la gencive en sang vibrante de crispations incontrôlées.
Il lit entre les signes des étangs du lac, sur le corps épineux duquel le soleil impressionné de taches multicolores s'incendit explosant l'eau dans toutes les gammes piquantes basses et hautes du registre pointu à l'aveuglement de l'arc en ciel étincelle
il ne faut rien retenir comme à la prunelle de ses orbites sans yeux ne rien relire pas même à claire voix haute mais faire comme le chant du roc agonisant sous une cascade d'absurdité et ne raclant sa gorge pleine de triste-papier-biscotte-écrasées-déchirées que dans l'ombre d'une grotte gigantesquement noire de solitude décrépie, parce qu'en cet endroit son râle lui appartient et, aussi à lui la beauté odorifique de son songe d'eau fuyante.

Coule oeil, coule, déchire l'inutile lambeau de chair qui fait de toi - même damasquiné d'illusions courbées - le rubis oublié incrusté minuscule dans un visage de fer d'alliance cousu au chal umeau des idées à la laideur sans âme.

Tu glisses sur le cou de fou à guillotine et la folie te dit-on vaut bien une larme à tranchante lame puisqu'il est coutume de bizeauter sa peau pour se mirer dans le filet d'argent qui en déferle et se rassurer de constater comme le visage est rouge reflété dans le sang que le sang sort de deux hommes et que cela suffit à justifier la répression de toutes folie...
(...)

Mais qu'importe quand nous sommes silencieux que nos yeux de tyran expulsent ou non des lances effrayantes, hérissées de piques tout du long: nos naseaux crachent ce qui nous reste d'humanité au point de ne laisser subsister qu'une forteresse en ruine et vide, et nous sommes réellement méchants à en mériter la peine capitale; et moi aussi, alors, je suis réellement désespéré et prêt à tuer un homme.Tel quel.

Et y'a plein d'autres trucs encore. Le poème, il était plus grand avant qu'on lui coupe les ongles. Ça date de pas longtemps. L'autre jour, chez Zénéto. Lui, il y tenait à cette toilette. Il a pas arrêté de me le répéter: le poèmec'est un gros morceau qu'on peut pas se permettre. Un météorite, il a dit. Une grêle de mots qui brûle les yeux, il a dit encore. Il était d'un ton catégorique. Cette poésie, d'un seul coup, comme ça. Tout risquait d'être gâté dans l'atmosphère du livre. Il fallait amortir. Que les mots d'ensuite fassent matelas, comme quand une grosse fille déforme les ressorts sans traverser le plancher. Tout vibre, se répercute dans le système grammaire. L'écho plié des forêts de verbes, propage une, deux idées dont les articulations, d'un paragraphe à l'autre, se cassent en glace et en poussière. Ça esquisse au fil des pages des trajectoires de signification. On peut encore les infléchir pour les estomper, ou les rehausser: des traces, il en reste, c'est sûr.
Voilà tout ce qui aurait été gâté dans le livre, remis en cause, par la faute d'un excès d'opinion poétique. Et impossible d'effacer. Ça se remarque ces choses-là. C'est comme un écrivain dont la table est en fouillis. Des bottes. Des papiers. Des livres. De la crasse. Le tout entre dans la feuille blanche. Même les miettes de son sandwich. On y peut rien. On parle comme on vit, il dit Zénéto. Il dit aussi, Zénéto, que pour guérir du langage il n'y a que la littérature.

Donc, il y aurait eu plein d'autres trucs à écrire. Bien sûr, mais je veux pas décevoir. Je préfère débaler la marchandise tout de suite. Les autres trucs qu'on a pas dit (alors qu'on

aurait trés bien pu le faire), " les autres trucs, on se les garde pour le voyage".C'est pas moi qui l'ai dit: c'est Zénéto, le jour du poème. Et même que le mot voyage c'est toute une discussion dans la bouche à Zénéto. Selon lui, on sait pas à quoi ça sert de parler si on s'est privé d'une polémique sur la question. Car le mot voyage, faut sentir que sa définition n'est pas dans le dictionnaire, ni peut être nulle part. Y'a des mots comme ça. Ce qui est sûr, c'est que sa signification, au voyage, elle se balade plus loin que là où cesse le langage. Soit quelque part dans la vie.Dans l'oeil d'un lion aux aguets, ou dans l'envol d'une colonie d'oies sauvages. Il dit Zénéto.

Enfin moi, ce jour là, je savais pas si je voulais encore écrire ou pas. Je me disais: Zénéto, avec ses exigences, c'est qu'un sale gosse gâté qu'on a laissé pousser sans le corriger, comme on fait avec les plantes sous verre. Mais aprés coup, j'ai quand même bien apprécié qu'il soit le faux chérubin qu'il est. Il a dit: " y'en a mar de ce poème". Et c'est vrai qu'y'en avait mar , parce qu' il nous posait plein de problèmes métaphysiques,le poème. Alors on est sortis se promener un peu, histoire de se rafraîchir le cerveau.

Pour rigoler, on a chopé l'autobus avec tous les automates dedans, et on s'est dit qu'on verrait après où on irait. On en avait une vague idée (Boulogne ou Paris), il y a juste que notre désir était encore imprécis. En bref, on avait qu'à se laisser traîner par le bus jusqu'au terminus. Pas de risque que le bus se goure de trajet, ça nous était jamais arrivé en plusieurs années d'utilisation. D'ailleurs son chemin au bus,qui lui permettrait de rejoindre tous ses amis du terminus, il le connaissait aussi bien que nous. Non, franchement la rigolade se serait dans la carlingue avec tous les automates.

Avec Zénéto, on aime être confortablement installés dans le demi-cercle que forment les sièges dans le fond du bus. Là où il y a des graffitis et de la décoration à coup de cutteur. Tout à l'arrière, à cette place stratégique où on peut observer l'intérieur des voitures qui suivent le bus. Ou alors, rester scotché contre une vitre, dans son coin, la tête qui s'envole avec le vent dans les arbres- mais on avait pas la tête à rêver. On était trop excités pour ça. Il fallait que quelque chose se passe. Je ne sais pas ce que nous attendions. Un rien, une broutille. Peut être un signe qui nous montrât que nous, nous étions les tordus? Enfin bref, tout ce qui rentrait dans l'autobus était découpé par les soins de notre oeil chirurgical . Moi, j'avais même droit à la bande son , comme Zénéto me faisait partager des commentaires qu'on aurait dû sortis de la bouche d'un sociologue. Seulement au bout de dix minutes, il n'y eut plus d'espoir de tomber sur une espèce rare.

La machine molassone fit peser sur le voyage le rythme de son ennui si particulier, avec à l'intérieur, cette sensation étouffante

de ces yeux qui s'évitent dans le silence, lorsque les personnes non encore évanouies dans une vitre s'observent de biais.

Nous nous sommes mis à rêver, alors: concentrant notre attention sur la place de Narcisse. Si quelqu'un y asseyait son corps, déposait sa forme,sur l'unique siège où on peut répendre son âme dans la solitude, regarder incrédule le défilé du paysage, confier sa réflexion à l'immobilité. Et se goûter du regard des minutes entières, parce que son visage se reflète dans le dos du siège de conduite, comme il se faut que la place de Narcisse se trouve située juste derrière l'habitacle du chauffeur.

Nous, depuis le fond du bus, on aime bien deviner qui sera Narcisse. Sitôt que la place se vide, on assiste parfois à de véritables tractations silencieuses entre les automates... . Ca doit être ça notre motivation: voir de loin, ça permet de voir la scène arriver De prés, ce serait moins drôle. Ca nous dégoûte les gens qui se reluquent comme si ils étaient seuls dans leur salle de bain. En somme, si Narcisse n'est pas une jeune fille confiante dans la vie, prête à répandre sa beauté sensuelle: l'intérêt se lasse à ne pas prospérer. Que Narcisse, également, soit un passager qui ne libère pas la place, et l'énigme s'effondre, le jeu s'endort. Il y a d'autres sièges bien sûr. Mais c'est un signe que le trajet commence à devenir long. Pour nous, il y a menace de somnolence. Le chauffeur n'a pas réussi à nous rendre le trajet agréable. Nous sommes mécontents.

" Quinze minutes de temps, parcours effectué à moitié, nous n'arriverons pas en retard" me dit Zénéto qui a toujours eu l'art de présenter les choses directement. Moi je suis déçu de n'avoir rien vu de conséquent. Aussi pour palier à mon manque Zénéto a commencé à me parler d'une chose dont on aime parler. Une chose qui n'était encore qu'une idée, et pas différente des autres idées, qui devait s'éprouver dans un accomplissement. Une idée que les temps avaient commencé à mettre au monde. Une idée faite de bruit. De femmes hystériques. D'abris d'autobus sur lesquels on danse. De voitures qu'on envoie se faire réparer, pareilles ces voitures que le pavé qu'on extrait en retournant un sol de rue. Une révolution plus forte encore, comme jamais il y a eu. Voilà ce qu'il attend Zénéto. Mais, il veut pas la guerre. Pour cette raison il dit qu'avant d'être dans la rue, la révolution doit germer à son rythme, à l'endroit de la tête. Et un livre finalement ça doit être destiné à cet effet, ensemencer les esprits, rien de moins.

Moi, je suis plus que d'accord, et j'ai même ma petite idée là dessus. Seulement j'ai pas le droit d'en dire plus, parce que ça s'est décidé en descendant à Porte de Saint-Cloud, cette question de mon silence... juste devant le rhinocéros en bronze et le cheval harnaché pour tirer une herse. Deux statues que j'aime bien. Zénéto a mis mon ticket dans sa poche - parce qu'il fait lui même des guirlandes de plusieurs mètres avec les tickets, ce qui doit lui permettre d'entrer dans le livre des records - et il m'a répété, dans le ton de la confidence: " Alexandre, ferme ta gueule!"

Changement de séquence:
un air bleu qui enlace le corps tel un voile soyeux de chaleur, et transpire des passants,comme des gouttes d'eau,le long des trottoirs: tel était l'avenue commerçante où nous avions atterri. Le soleil avait fait sortir les badauds. Nous marchions tranquilement. Arrêtés un instant par un truc dans une vitrine.Détournés par une odeur de poisson, de croissant, de poulet doré à la brochette, ou par de jolies filles.

Zénéto s'est arrêté un moment, pour soulager la boulangère de quelques sucettes, du zan,et on a pris les petits gâteaux qu'elle donne pour qu'on goûte, en lui disant au revoir.

Il faisait chaud et j'avais une sacrée envie de voir quelque chose de drôle, mais vraiment. Un truc qui sortait de l'ordinaire. Bien conçu et avec un certain savoir faire dans l'art de contenter le client.

Zénéto a pris la mouche. Pourquoi j'étais fénéant comme un chat? Est-ce que ça avait à voir avec mon origine africaine? Mon attitude était révoltante. D'ailleurs, je me comportais avec lui en sangsue. Il ne se laisserait pas faire. Il allait pas me traîner rien que pour mon bon plaisir et supporter de me voir critiquer tout ce qu'il faisait pour moi, pour m'être agréable ... etc . J'ai dit à Zénéto conbien sa réaction ne m'étonnait absolument pas, parce que j'avais bien remarqué comment il me baladait depuis tout à l'heure, en essayant de me faire avaler des têtes de serpent, avec ses histoires. Alors que je devrais me rendre compte, que pour un ami,l'est pas prêt à dépenser une once de sueur, tellement il est radin à en raser les oeufs.....etc.

On a continué comme ça jusqu'en entrant dans la pizzeria. Là Zénéto avait déjà repris les choses en main. Il avait embrayé sur la discussion de notre poème.Et déjà, il voyait plus loin.

" Si l'écriture est la petite soeur de la littérature. Si elle sert à distinguer la préhistoire de l'histoire, et en cela si elle fait l'hitoire. Si, par comparaison, les gens cultivés pensent que la littérature transcende l'écriture: ce n'est pas seulement parce que pour eux la littérature est la petite fenêtre de la culture, par laquelle ils regardent la vie. N'oublie pas, me disait Zénéto, la littérature fut assujettie à un long processus de maturation, avant d'accéder au statut de patrimoine culturel universel. Ça ne doit pas t'inspirer un niais respect. Tu dois prendre conscience que dés le début les mythes des premières sociétés étaient déjà un lieu où le langage est marqué par des préoccupations esthétiques.Un lieu où la littérature est en germe. Seulement des mythes aux textes littéraires contemporains, la source d'inspiration a dérivé de la sphère du sacré vers le domaine profane. Car, l'émergence de l'auteur, de l'écrivain,dans l'hitoire de la littérature, est le stade ultime d'un mouvement qui se confond avec l'émergence de l'individu, prévalant sur le groupe.

Or, continua-t-il, nous devons déterminer si nous sommes animés par un souci d'atteindre une dimension du sacré, lorsque nous écrivons. Ou si nous ne souhaitons parler en nom, place, et lieu de personne, strictement personne."

Zénéto m'obligeait toujours à réfléchir,quand il distillait à l'envie, c'est à dire , comme on le fait avec un ballon à oxygène, soit ce qui revient à distiller ... à l'envie, le flot de ses élucubrations. Et ça m'amusait beaucoup. Ca commençait même à être un truc pas ordinaire cet après- midi. Le patron du restaurant nous avait vu débarquer, et nous, on a tout de suite vu qu'on allait pas pouvoir s'entendre avec lui. Ce gros lard bien tranquille est resté derrière son comptoir. Il essayait de questionner son garçon, qu'il avait à son service, à notre sujet. Mais comme si de rien n'était. Rien que comme ça, l'air amusé du professionnel qui a une nouvelle clientèle. Peut- être celle cadette d'une autre qu'il connait. Bref, interrogatoire de routine pour son boy.

Seulement, on s'était pas fait de mouron nous non plus. On l'avait posé notre cul de quatorze ans , sur ses putains de chaises à la con. Et on allait lui avaler son frigo à ce gros porc.

Mais comme il disait Zénéto, dans ces cas là, il faut utiliser la tactique du secret. Et ça avait bien commencé la tactique du secret. AU début, le garçon il était venu pas simplement parce qu'il devait, mais aussi sur l'insistance du patron. On commençait à se plaindre du manque de qualité du service de l'établissement. On avait les cartes depuis cinq minutes: deux minutes pour entrer dans le restaurant, mettre un petit billet pour le barman en commandant un apéritif, saluer le patron à la caisse. Et toujours sans avoir l'air de forcer, se faire présenter une table agréable, s'y asseoir. Puis carte en main, apprécier les qualités d'authenticité du boy salarié au patron. Bien sûr, petit coup d'oeil aux homards dans l'aquarium, histoire d'être assurés que nos homards grillés à cent vingt francs, sortiraient pas du frigidaire, parce qu'on les aurait choisi avec des qualités physiques que même un séjour dans l'eau bouillante ne leur retirerait pas.Le garçon, il était prévenu. Chacun, on avait choisi un homard qu'on aimait bien. Zénéto demandait même si y avait pas un moyen de les soupeser, histoire de mûrir la reflexion. Bref, on avait eu le temps d'apprécier le lieu, les chaises en rotin, avec les petits coussins, les nappes sur les tables, l'ambiance italienne avec le petit côté vingt mille lieues sous les mers, les fleurs ...etc . Enfin, y s'était écoulé du temps: " on avait faim maintenant" .

Donc, le patron envoie son sbire, pendant que nous on parle, on parle, inaltérables, une fontaine de critiques bien senties. Et devant tout le monde on fait semblant de rien voir. Mais rien, rien du tout. Ce qui s'appelle les gros clients qui sortent au restaurant avec le caniche.

Sauf que là on avait pas le caniche,ni les adultes. Mais ça faisait rien. La tactique fonctionnait trés, trés, trés bien. Et les voisins de table, des purs, y mangeaient en riant parce qu'on faisait animation un peu. La mère, elle jetait des coups d'oeil, et elle disait à ses enfants de regarder dans notre direction, tout en faisant des clins d'oeil à son mari. Et nous on jouait le jeu. On se laissait regarder par leurs singes et pour les parents on singeait des frivolités de chérubins, marmounets qui vont au restaurant sans leur parents.

Aussi avec Zénéto, on discutait ferme. On débattait littérature. Et ça l'amusait le serveur de nous voir aussi sérieux.Et Zénéto y jouait tellement bien qu'y lui donnait des ordres au serveur, comme s'il était le serviteur le plus heureux du monde.

Comme le serveur avait l'air de s'amuser, y nous servait tel des rois, et toutes les autres tables lui renvoyaient son sourire malin. Mais pour pas trop le vexer, on faisait attention qu'il se fasse pas trop remarquer. De là, Zénéto profitait des retombées de l'attention pour pas lui faire oublier au gars qu'on était les deux seuls clients qui devaient compter pour lui.

Or, pas d'autres mots: c'était un compréhensif. Ce jeune homme nous avait bien compris. Nous on l'engueulait, lui arguant que c'était pas de notre fait si le restaurant négligeait ses clients. Zénéto l'avait même responsabilisé publiquement. A force d'attendre, c'est vrai, on avait fait que boire et ça risquait de nous en changer le goût des pizzas et du homard. Il lui fallait donc faire quelque chose pour nous, comme s'activer un peu. Et il s'activait le bougre, parce qu'on manquait pas de lui refiler une bouteille vide de façon qu'il revienne les mains pleines.

Le serveur faisait son rapport au patron, en passant prés du comptoir, et en reprenant l'addition pour une autre table bientôt libérée, il le rassurait, passant comme de rien l'intitulé de notre commande: " du rosé et pas n'importe quoi, avec des glaçons et dans un seau. S'il vous plait, sans oublier des verres de menthes, eau, glace pilée et sirop, ou s'il n'y a pas de glace pilée, que ce soit trés frais alors. Pour la menthe: de la menthe givrée, c'est mieux".

Le patron pouvait se rassurer:on était des clients. Précoces, certes, mais on voulait qu'il nous la fasse comme il faisait à tous les autres. Le même cinéma mais en long métrage cette fois-ci. Il ne pouvait rien dire. Tout le monde avait vu que si nous buvions trop de limonades avec tant de colorants, c'est parce que nous avions faim et que personne nous avait servi.

Moi, je voulais me fâcher avec personne. Zénéto il avait raison. D'ailleurs il est juif et ça se contredit pas un juif. En plus j'avais faim. Et toutes ces pizzas et autres plats, ça me faisait me demander: 1/ si le pizzaiolo était en forme, artiste ou simple salarié.

2/ si les autres plats qui venaient de plus profond dans le restaurant - je me demandais si le cuisto du patron était du genre à passer la serpillière en même temps qu'il épluche une conserve de tomate. Ou s'il était du genre à obéir au patron en s'amusant avec les casseroles. (je parle du boss bis. L'alter ego au patron: le chef de cuisine, est-ce qu'on pouvait lui confier nos gosiers et nos intestins ?) .

Oui. Quelques points faibles cependant dans la présentation des assiettes. Pas assez d'imagination dans la composition des plats. Mais un bon sens de la logistique. On parlait. On s'amusait. On mangeait. On recommandait. On parlait et le plat suivant s'offrait à nous, tout chaud. Pas de temps morts. Toujours quelque chose à apprecier. Le patron était sur la voie de la réussite décidément.

Enfin pour conclure, il y eut notre trés grande discussion à Zénéto et à moi.Nous en sommes restés une heure de plus, tellement ça discutait. Faut avouer aussi que ça nous arrangeait bien de nous faire oublier, le temps que le serveur et son boss soient accaparés par une nouvelle cargaison de clients. Bref, Zénéto, on lui a servi quatre fois des lichis (moi, c'était les citrons givrés). En guise de dessert, on a demandé l'addition. Et pendant que le boss faisait son tour de table, on a attendu qu'il passe derrière l'aquarium aux écrevisses, dans la salle attenante. Il fallait aussi que le serveur soit pas trop près de notre table. C'était le cas: on s'est levé, on est allé lui serrer la pince en lui donnant un petit biffeton. Il a souri, (nous aussi). On est sorti,et bien sûr, une fois dehors on s'est taillé la malle, en s'enfilant dans la première rue, des fois que ... .

Ensuite on est allé digérer dans un jardin. Zénéto a voulu qu'on prolonge notre grand débat. Ce qu'on a fait. Et pendant qu'il parlait, moi je le regardais. Il était superbe avec son visage de grec antique. Et franchement, mon coeur se dilatait comme une pierre incandescante, chaque fois que des mots sortis de sa bouche réussissaient à donner une forme au silence. J'admirais son visage également parce qu'il avait le lisse de l'ivoire et qu'on pouvait, bercé par les paroles de Zénéto, se perdre dans la profondeur de ses yeux bruns.

On a trainé dans le jardin encore une heure. Sur ce, il s'est fait tard. On avait aucun plan de dernière minute pour la soirée. Et la mère à Zénéto elle gueule tout le temps. Et comme il lui avait promis de rentrer à sept heure à cause de l'école qui doit reprendre bientôt. Vu qu'il était neuf heure, on est rentré. Donc re-bus, re-automates, j'ai déjà raconté, sauf que là on avait échappé à l'indigestion en rapport avec tous les gens quand ils sortent de leur travail.

Je suis descendu à l'arrêt de Zénéto. On a dit le bonsoir à sa mère qui m'aime bien surtout quand on s'amuse chez moi. Zénéto a eu droit à un savon qu'il a supporté dignement. Puis, dans sa chambre,à Zénéto, lui il a tenu à ce qu'on reprenne la discussion point par point, histoire de rien oublier quand je donnerai à

tout ça une forme écrite. En fait, j'ai dû promettre de la remettre sur papier notre discussion jusqu'à ce que ça tienne debout.

On s'est donné rendez-vous au lycée. Donc,dans une semaine. Lui,ainsi, il rendrait visite à une copine, tandis que moi j'aurai le loisir de me consacrer à ma passion, comme il dit.

J'ai pas attendu. Dés que j'ai regagné mes pénates, je me suis mis au travail, sans relâche jusqu'à maintenant. Et maintenant je me rends compte que j'ai retranscrit un peu que dalle des idées à Zénéto. Il a dit que je n'avais qu'à commencer par:" A l'aube du xxème siècle", et pour la suite je n'ai qu'à me creuser les méninges et penser à ses paroles. " A l'aube du xxème siècle", il est drôle Zénéto, Même s'il m'a prévenu que ça pourrait mettre des années. C'est sûr, ça vient pas tout seul. Pas ce soir en tous cas. Or, il parait que je dois écrire ce texte avec l'ardeur du compagnon qui réalise son chef d'oeuvre. Car l' unicité de la littérature moderne a éclaté .Or,c'est à comprendre pourquoi qu'il nous faut consacrer une partie de notre quête. Ouai, Ouai Zénéto. T'as raison. Aussi puisse le temps repasser sur mon travail, tel les doigts d'une fée, car ce soir je dors tôt. D'ailleurs la familia est déjà couchée...

<< Pouvez-vous dire quelle a été la rencontre de votre vie? jusqu'à quel point cette rencontre vous a-t-elle donné, vous donne-t-elle l'impression du fortuit? Du nécessaire? >>, voilà ce qu'il m'a demandé Zénéto, lorsque nous sommes allés à la piscine avec sa copine.

Les pieds dans l'eau, les fesses sur le carrelage frais, Zénéto m'a dit, cette interrogation elle l'a citée en tête d'un texte d'André Breton. (Zénéto il adore André Breton). Et son texte, on peut le trouver dans " L'amour fou". Mais ce fragment ne fait pas vraiment souche avec ce texte. De ce que j'ai compris, il ne le débute pas, il laisse glisser quelque chose hors de lui. Un récit, peut-être une promesse de récit? De toutes façons ça n'a pas d'importance: je n'ai pas lu "L'amour fou". Je sais que ce fragment n'a pas droit à la première page. Il dérive quelque part dans notre livre, loin de son texte, loin de tous les textes. Il est inscrit dans la fatigue des jambes. Et on le prend pour haleine, chaque fois qu'on se croit au terme des chemins qui ne mènent nulle part. Il dit Zénéto.

Et moi, je sais pas d'où il la tient toute cette sagesse. Je me faisais cette réflexion, en quittant le bassin pour la terrasse. Eux, ils étaient à batifoler dans l'eau. Je les regardais, songeur. C'est vrai, jusqu' à aujourd'hui, je sais que de l'avoir rencontré, Zénéto, a bouleversé ma vie et le regard que je porte sur les choses. Est-ce cela le résultat du fortuit ou du nécessaire? Je ne sais pas.

Enfin, quant à la sagesse à Zénéto, si, je me doute d'où elle vient, et ça me console de ce que je ne sais pas. En fait, ça vient de son père. Il a des jours, Zénéto, à ne faire que des citations de lui. Peut-être qu'il lui manque? Zénéto ne lui rend visite que pour les grandes vacances. Enfin généralement,

parce que cette année, il l'a pas fait son voyage Zénéto. Et c'est loin où il habite , son père. C'est en Amérique latine. Là-bas, il a tout ce qu'il faut. Grande villa. Plusieurs magasins. Une fabrique de je sais pas trop quoi. Bref, il peut se consacrer aux arts martiaux comme il aime. Même que c'est un maître, dans son genre, le père à Zénéto. Il lui a transmis le pouvoir qu'il tient de ses maitres, et Zénéto, il m'apprend un peu.

Le père de Zénéto, il lui répète, comme Zénéto il me répète: << Ne discute pas avec le vaniteux, ne te mesure pas avec les infortunés, ne dénigre pas celui qui veut se venger, contente toi d'être un puissant guerrier.>> Pour sûr, moi ça me botte d'être un puissant guerrier. Rien à voir avec le métier des armes. Le père à Zénéto, il dit: << L'homme vit dans un univers de signes. Or, sa survie sociale requière qu'il sache maîtriser des signes, ne fut-ce que ceux de sa langue natale. Ainsi, le vulgaire est inquiet de conquérir les signes vestimentaires de son ascension sociale. Ainsi, le politicien qui dispute aux autres le pouvoir de parler pour tous.Tandis que le puissant guerrier, quant à lui, cherchera le moyen de maîtriser les signes, d'abord, en prenant conscience de l'univers dans lequel il est censé s'abriter,depuis sa naissance jusqu'à sa mort.>> << Or, a confié le père de Zénéto, cet univers apparaît sitôt qu'apparait la pensée, l'être. Soit,sitôt que nous nous représentons notre être tel une ombre chinoise, Lorsque nous prenons conscience d'un univers, dont l'étendue ne semble mesurable que par les signes immatériels des mathématiques; Tandis qu'il ne semble imaginable que par les mots des langues. Un univers contigu à l'univers des physiciens: naissant comme lui,du plus profond de l'être jusqu'aux confins du réel. Mais, à la différence ou à sa trop grande ressemblance avec lui, un univers allant jusqu'aux confins du non réel, tel qu'il est pensé par l'être humain. Un univers visible, car réel, en somme. Et un univers également domaine de pensée: l'univers où les objets matériels ou non, forment, de fait, autour de l'être humain: un univers de signes.>>

Et qu'est-ce que c'est la voie du guerrier?: << Une fois reconnue et étudiée la spécificité universelle de l'univers de signes dont sont entourés les hommes, la destinée du guerrier est de chercher à en transcender les limites>>. Dans ce sens: << la pratique corporelle de la maitrise du souffle est un bon moyen, affirme le père de Zénéto. Car qui maîtrise le souffle, maîtrise la production des pensées, comme il se faut que la pensée naisse dans le geste de la respiration. Or, qui sait réguler sa pensée et amoindrir son flot continu, sait maîtriser sa peur. Et maîtriser sa peur, permet au guerrier la recherche du sentier suprême>>.

D'aprés les dires du père de Zénéto,on lui a enseigné et il le sait d'expérience, le sentier suprême est le seul chemin de pensée et d'action permettant au guerrier d'échapper au marquage,au quadrillage des villes et des relations humaines par des signes rigides. Car, c'est aussi cela l'univers des signes. Une structure pesante où tout est codifié, de lalangue jusqu'aux infrastruc-

tures routières qui tordent l'esprit dans le sens d'une certaine manière de penser. Il dit Zénéto. Alors, son père lui apprend à << ouvrir sa conscience >> et ça s'ouvre << comme des cercles concentriques produits par une pierre jetée dans l'eau>>, la conscience. << Non pas que mon père, il nie l'inconscient>>. Il a remarqué Zénéto. << Sinon, qu'est-ce que l'eau dans cette comparaison, si la conscience est le souffle qui ride sa surface? L'eau figure là l'élément non-conscient.Et le sentier suprême donne accès à cela. Ni plus ni moins qu' à l'océan d'inconscient limité à la forme corporelle et prolongé, en même temps, dans l'au-delà du réel: dans le non-pensé, le néant avec lequel l'inconscient partage ses qualités.>> Ainsi, << le guerrier est celui, plein de l'aura de son engagement dans le sentier suprême, qui connaît la peau des choses et voit au travers, parce qu'il a senti ce qui, autrement, aurait été perçu inconsciemment ou manqué>>.

Mais plutôt que le sentier suprême, Zénéto, il préfère chercher des portes.Il dit: << il y a les portes naturelles du corps.Elles relient l'individu au monde. Ainsi, Les yeux et les oreilles capitonnent l'intérieur de l'être de sons et d'images de l'univers des signes. Tandis que de l'intérieur vers l'extérieur, ressort l'univers, sous sa substance immatérielle: la parole. Mais, il y a d'autres portes. Il dit Zénéto. Des portes invisibles et symboliques, dans la pensée,qui permettent d'appréhender la lisière de l'univers des signes. Mais pour atteindre cette limite ultime, il faudra subir l'épreuve de la voie des douze portes.>>

Quand Zénéto parle de la voie des douze portes, ou des douze fragments de connaissance de l'univers des signes, il décrit la première porte dont le seuil sépare l'être ordinaire du guerrier. Derrière elle, se cache un escalier. Chacune de ses marches y est une étape vers la connaissance du bien et du mal. L'interrogation, il dit Zénéto, consiste à savoir si le bien peut être connu sans mal et si la connaissance du mal est enrichissante. Soit, s'agit-il d'apprendre ce que connaître veut dire. Car, l'escalier de la première porte descend vers le mal et la source des sources de l'inconscient. Le guerrier doit donc trouver sa manière de descendre.

De plus, il n'y a pas que cette porte. La voie des douze portes, c'est également douze portes qui donnent sur le feu, l'eau, l'air ou la terre. Mais on ne sait pas quel élément correspond à chaque porte. Car le contenu enfermé par les portes, il dépend de l'histoire personnelle. Aussi, Zénéto me demande souvent d'y méditer. Dans l'exercice, je dois déterminer, en recourant à ma mémoire ou en considérant ma situation du moment, quelle sorte de porte j'ai ou suis en train d'explorer .

Bref, la philosophie à Zénéto est une action sur le corps et sur la vie. Zénéto, il fait pas que des phrases comme les autres philosophes.C'est un peu comme le karaté ou le judo qui sont des philosophies en gestes. Proche du yoga et du bouddhisme, tout ça.

Seulement, le truc des douze portes c'est notre sentier suprême à nous. Certes, le père à Zénéto, il l'a prévenu. << Tu peux choisir ton chemin. Il y a une infinité de chemins. Pourtant, le chemin est un>>. Alors, même si Zénéto et moi on avait pénétré dans le non-pensé par la même porte, dans le même intervalle, parce qu'on voulait rester ensemble, on le savait. Aucun de nos chemins ne serait parfaitement identique à l'autre. Seul le sentier suprême est un.<< Parce qu'il existe toujours depuis qu'il est emprunté par les guerriers, et qu'il sera toujours existant, toujours semblable, toujours ouvert aux guerriers>>. Il dit le père à Zénéto.

Voilà. Je pensais à tout ça, quand une ombre pleine de gouttes d'eau s'est penchée sur mon visage." Qu'est-ce que tu fous ,Zénéto? J'suis tout mouillé! J'étais bien à griller dans la chaleur", ai-je protesté. Car, c'est vrai. Le soleil était étouffant comme j'aime. Sueur. Halo de chaleur, genre four. Impression de ne plus sentir son corps. Tous les muscles immobiles, je jouissais d'être une pensée ou un silence.

" Bon, tu viens Alexandre? J'ai arrangé l'affaire. Elle est d'accord pour que toi aussi tu la caresses un peu. Ça te dit? On va au parc Pommier. On y sera tranquille."

C'était juste face à la piscine municipale, mais ça me disait pas. Je voulais dormir, bronzer. Je voulais le soleil de maintenant. D'abord, je lui avais peu parlé à la fille. Ensuite, même pour une branlette, j'allais pas cesser ma séance d'u.v naturels. Je voulais être beau, moi, pour la rentrée! Puis bon, c'était que la rentrée, et c'était pour une branlette, quand même. Alors je les ai suivis.

La douzième porte ? :

<< -- Minute Zénéto, Je t'ouvre ... . Salut Zénéto. Je suis content que tu te sois libéré.

-- Bonjour Alexandre. Oui, moi aussi je suis content de te voir. Mais merde, je m' suis inquiété. Tout le monde te cherche partout. Ca va barder pour toi si tu réagis pas. Tu le sais? Dis, tu l'sais que t'as pas le droit d'être ici?
-- J'm'en fous. Tais-toi Zénéto, je veux rien entendre. Je retournerai jamais là-bas. Mais s'il te plaît: pas de scène sur le palier. Viens, entre. On sera mieux dans le salon.
-- Qu'est-ce que tu tiens dans la main, Alexandre?
-- Un magnéto. Chouette, non? Je l'ai acheté pour toi, pour que tu te fatigues pas trop la main.
-- Ah ouais. C'est une bonne idée. Passe-le moi un peu que je l' regarde.
-- Au fait, Zénéto, tu as apporté les manuscrits?
-- J'ai pris tout ce que j'ai trouvé.
-- Bon. Et t'as combien de temps à me consacrer? Tu sais que tôt ou tard, je risque d'être arrêté?
-- Hum... C'est quoi ce bouton?
-- Touche pas , c'est l' bouton d' pause. Dis, Zénéto, j'ai besoin de toi pour terminer le livre. Je veux pas m' barrer, sans avoir fait au moins ça. Tu comprends?
-- Je comprends que t'as pas fini de m'emmerder, Alexandre. Puis, c'est génant. Je dois prévenir au laboratoire. Peut-être passer chez moi prendre des affaires. Ca va être long à ton avis?
-- Yes! Je savais que tu marcherais. Avec le magnéto, tu vas voir on va faire des prodiges. Y'a juste la bouffe: le frigidaire est vide. Par contre, j'ai des munitions. Enfin, c'est pas de la balle, mais ça ira. Regarde, j'ai chopé le morceau hier...
-- C'est Mamad, ce truc?
-- Dans l' mile.
-- Ouais. Pas terrible. Enfin, tu vas dire que je pense à toi, Alexandre. Moi aussi, j'ai cherché de mon côté: je suis passé voir Jean-Baptiste, et il m'a refilé de l'herbe pure pour toi.

-- Trop top. Je roule ou tu roules?Bon, je roule alors... Hier ça a été terrible, tu sais. Pour une histoire débile, en plus. Le pauvre Mamad... . Enfin, advienne que pourra.Il n'y a plus rien à faire. Je vais t'expliquer... .
-- Ecoute, Alexandre. Je ne sais pas ce qui est encore arrivé à Mamad. C'est certainement triste pour lui. Mais je suis encore plus triste de savoir que tu t'es aussi empêtré dans cette histoire là. Et j'ai pas envie de t'entendre là-dessus, maintenant. Au téléphone tu m'as parlé d'un nouveau texte... .
-- Ah, tiens, oui. Il y a un mois que je veux te le faire lire. C'est le texte que nous attendons depuis si longtemps. Je n'y pensais pas vraiment. Puis la dernière fois, j'ai repris tes notes, et il est sorti tout seul.
-- C'est le texte que je t'avais commandé dans le restaurant? Celui, sur l'aube du xxème siècle ?
-- Exact.
-- Tu l'as sous la main, Alexandre?
-- Il est là, dans ma sacoche. Bouge pas je te l'apporte.Tu vas voir, ça décape. >>

Bande d'enregistrement n° 1

<< A l'aube du XXè siècle . calendrier grégorien. lorsque la terre depuis son centre de feu écoute l'agitation des hommes en surface, elle ressent à l'emplacement de ses pôles , le courage des explorateurs , égarés , là , loin de leur communauté , à la recherche de la vérité ou de la gloire.
Tandis qu'en retrait de cette exploration surhumaine , l'ensemble des descendants d'Adam et d'Eve , en un concert disharmonieux, n'en finit pas de s'étonner des découvertes du siècle qui ont modifié le paysage de l'écorce terrestre.

Les vibrations sont plus fortes en ces endroits où la parole des hommes se mêle aux cliquetis , aux ronflements , aux soupirs incessants des machines modernes.
Celles , guidées par la main de l'homme , qui creusent le sol pour en extraire le charbon.
Celles , machines-outils , qui peuplent les ateliers , les usines et imposent à des villes entières le rythme du travail mécanique.
Celles , encore , monstres de technique qui relient ces mêmes villes entre elles , parcourant les chemins de fer , véritable toile métallique, perpétuellement en expansion dans ces régions du globe où l'on sait aussi que l'air du ciel n'est plus exclusivement respiré par les oiseaux depuis qu'on vole en dirigeable ou en aéroplane à essence.

Mais cette marée de bruits a-t-elle un épicentre?

Non , ou du moins plus tout-à-fait depuis que le vieux continent, après avoir divisé le monde en métropoles et en colonies , n'a pu empêcher treize d'entre elles de devenir les treizes états-unis d'Amérique.
Car un nouveau monde s'est bâti au delà de l'océan.
Et ce monde , assis sur un territoire immense depuis que ses pionniers ont conquis les dernières terres de l'ouest , est désormais aussi bruyant que l'autre.

A la vérité, cette cacophonie provient de ce que, du continent américain au continent européen le monde semble voué au progrès.
Sa diffusion court le long des lignes du télégraphe en signaux encore inhumains, rattrapés par le propre timbre de voix de l'opérateur dont, à l'autre bout du fil, la sonnerie du téléphone annoncera bientôt la présence.
Car le progrès est là, ou là encore, partout où la probité et la minutie des hommes de sciences les conduit à faire rayonner leur génie. Tel des filaments parcourus par la lumière qui s'arrachent à l'obscurité des siècles passées, et se tendent comme des comètes vers l'avenir.

En deçà , marchant le long des lampadaires , l'homme des rues est fils d'un travail qui l'enchaîne à une communauté et le distingue par un habit et un langage marqués.

Il peut s'effrayer de l'avenir quand il jaillit d'un drap noir dans un cinéma ambulant ; pour lui , l'avenir se conjugue au présent de sa sueur.

En Europe et plus particulièrement en France , quelques peintres l'ont compris , et sont sortis de leurs ateliers pour impressionner la toile du temps qu'il fait.
Des écrivains et illustrateurs l'ont compris , eux également lorsqu'ils travaillent à donner une mémoire aux habitants des villes ou des champs, dont le labeur sera oublié demain.

Mais filent , filent sur les routes caillouteuses les automobiles des industriels et des financiers.
La haute bourgeoisie et l'aristocratie s'harnachent de combinaisons de cuir , portent des lunettes à grosses sangles .
Les femmes attachent leur chapeau avec des voiles qui leur protègent le visage , ou alors , revêtent de véritables scaphandres pour se griser de cette vitesse qui a conquis Tout le siècle.
Pour ces dames , une révolution majeure : la mode , le métropolitain , la bicyclette et l'air du temps commencent à libérer leur corps des servitudes du vêtement.
Pour ces messieurs , l'exploitation directe des énergies naturelles en quantité apparemment illimitée , la mécanisation , laissent prévoir le remplacement progressif du travail humain par la machine.
Plus sûrement, la productivité fait percevoir une prospérité sans limites parceque le progrès industriel qui s'emballe est désormais irrerversible.
Pour se maintenir , cette élite fortunée s'est édifié un véritable paradis de confort et de beauté au milieu du monde ; et elle suscite des désirs d'autant plus habilement entretenus dans toutes les couches de la société , que, par ailleurs , elle se fait l'echo par la voix d'une presse qu'elle tient dans sa main , d'une croyance absolue aux bienfaits du progrès .

Seulement la haute bourgeoisie et l'aristocratie de Paris comme des autres capitales n'ont pas la maîtrise totale de la représentation.
L'envers du décor est notamment révélé par ceux de ses propres membres dont la prise de conscience fissure l'unité de la classe dominante.
Or , ceux-là sont des réformateurs philantropes ou des artistes.
Par leur prise de position, par l'engagement esthétique de leurs oeuvres, s'amplifie le soupçon porté sur un bouleversement auquel on reproche de ménager la futilité et l'insouciance de quelques uns, dans le mépris de la misère subie quotidiennement par la plupart des hommes.

La situation est en fait explosive .
Le tissu social s'effondre sous le pied des marginaux , acculés à la délinquance , à la mendicité , ou pour les femmes recrutées parmi les ouvrières d'atelier , les demoiselles de magasin , les domestiques , la misère mène à la prostitution.

Tandis que cette frange de la société à la dérive inspire le dégoût , la peur au sein de la bourgeoisie la plus austère qui, devant ces signes de la décadence redoutée , agite le spectre du péril vénérien , véritable menace nationale que fait peser sur le reste de la société cette lie de l'humanité aux moeurs barbares et sauvages.

Mais la rumeur sourd également et en premier lieu de la population ouvrière agitée par des mouvements syndicalistes qui s'exacerbent en actions collectives lors des grèves. Celles ci trouvent à s'incarner en la personne des meneurs du mécontentement , porte-voix ici et là des revendications ouvrières.
Et eux-mêmes sont relayés à un échelon politique supérieur par les représentants du socialisme , qu'ils soient propagateurs d'utopies réformatrices ou défenseurs invétérés d'un socialisme scientifique.

A l'image d'une situation répandue dans l'Europe des débuts du XXè siècle, la France est ainsi parcourue par deux vibrations majeures, vectrices de perceptions contradictoires de la réalité.

La première est ascensionnelle et se caractérise par son instabilité volcanique : elle émane immédiatement des conditions de vie de la plus grande fraction de la population dont l'agitation délègue en haut lieu des représentants à ses inquiétudes.

La seconde, native des postes-clés de l'économie est expansive et à deux vitesses : l'une presque fulgurante parceque chaque individu qui en constitue la force vive est , à lui seul , capable de modifier le comportement des acteurs sociaux qui l'entourent ; ce , de par sa propre position sociale et le pouvoir alchimique de l'argent qu'il concentre entre ses mains. Quant à l'autre mode de propagation de cette vibration , il trouve sa dynamique dans l'action concertée ou non de l'ensemble de ses représentants.

La maîtrise qu'ils ont des machines , des usines , des moyens d'échanges, des capitaux et des ressources humaines leur permet de plier la matière en un mouvement laborieux et lent, où le labeur de la multitude est mobilisé pour l'édification d'une forêt matérielle de signes consacrant l'authenticité d'une domination du réel.

De façon certaine, ces vibrations sont d'une complexité infinie à l'échelle de l'individu.
Elles sont faites d'actions, de paroles, de sueurs et de sentiments.
Chacun agit sur le réel commun, volontairement ou non, car il déploie toujours autour de lui et durant toute sa vie les signes de son existence, et l'existence vibre, même aliénée, même pétrie d'illusion, dût-elle vibrer le long de sa propre solitude.
Il y a que les vibrations se côtoient, s'évitent, se mêlent ou, soudain, s'éteignent quand d'autres commencent à raisonner, mais toujours elles s'influencent.
Et en ce siècle naissant, deux vibrations si complexes, si nuancées soient-elles, deux vibrations antagonistes se distinguent dans la fourmilière des hommes, si puissante chacune qu'elles sont capables de faire jaillir des villes de la terre, ou soulever le sol des rues, pour en extraire des pavés, lorsque l'équilibre social se rompt dans la fureur.

Mais l'équilibre ne se brise qu'occasionnellement.
Les vibrations qu'émettent les hommes réunis en communauté de fortune revêtent généralement les formes d'une sociabilité emmaillotée dans des codes de comportements propres à chaque milieu.
La tension est dans l'air du temps, elle est plutôt sentie; là, emprisonnée dans la lassitude d'un corps abruti de fatigue; ici, elle échappe à un regard incrédule, amer ou injecté de mépris; mais au quotidien elle se nourrit plutôt du silence et de l'absence de contacts entre les différentes couches sociales.
Une dame qui ferait son marché le ferait non sans être accompagnée de son chauffeur, ou pour le moins, marquerait-elle sa distance par un voile derrière lequel abriter son regard et par des gants, la protection desquels l'affranchirait, lors de l'achat, de tout contact direct avec des marchandes aux habits crasseux et aux mains sales.
La raison en est qu'il y a des lieux et des quartiers pour chacun et que le cloisonnement y est la règle.
Aussi quand la frustration déchire sa camisole de misère, fait-elle jaillir dans le silence des vies, des cris, des hurlements dans un climat de lynchage, d'hystérie collective, où l'anarchie des révoltés tente de colporter des rumeurs de guerre civile.

Mais quand bien même ces rumeurs parsèment les journaux de la capitale, alimentent les conversations de terrasses, suscitent des débats au parlement, inspirent des mesures d'urgence, ou précipitent le vote de lois à caractère social; quand bien même tout cela, ces rumeurs ne paraîtraient que l'echo de cris furieux lancés par une population jugée indisciplinée et dangereuse, s'il n'y avait des hommes pour décoder ces cris auprès d'une société d'élite retranchée derrière les façades d'un monde sourd.

Parallèlement à l'action des politiques, ces hommes constituent un vivier de médiateurs appréhendant la réalité d'un regard acerbe vis-à-vis des oeillères qui restreignent la perception et au premier rang desquelles restrictions, ils placent les conventions régissant leur domaine de compétence: la production artistique.
Or, en transgressant les conventions, ces hommes se postent en marge de toute création et en tête d'une révolte de l'art contre lui-même et contre ses consommateurs.
Et, comme le scandale de leur point de vue facilite la diffusion de leur création, les cris de la rue trouvent dans l'art un relais, mais cette fois, représentés dans toute leur laideur ou leur beauté, ils s'humanisent.
Et la rumeur s'éclaircit en personnages vivants, s'ordonne en récits, s'affine en idées, véhiculée par des livres, des tableaux qui franchissent le seuil des demeures bourgeoises, ou en tout cas ne laissent pas indifférent.

L'enjeu est de taille car ces artistes diffusent leur vision au sein même de ces sociétés.
Or, dans leur ensemble, ces visions ne cautionnent pas un ordre social ou un ordre divin.
Le temps n'est plus d'un art qui se faisait signe du pouvoir ou signe du sacré.
Les signes de l'art montant ne s'intégrent pas dans l'univers des signes des sociétés industrielles, telle une lucarne grâce à laquelle l'homme pourrait se sentir regardé par Dieu et trouver dans la représentation d'un autre monde un échappatoire ou un sens à sa condition humaine.
Les représentants de cet art à travers les images que véhiculent leurs visions, cherchent plutôt à plonger leurs spéctateurs dans l'ambiance réelle de leur environnement.
L'art au sein de la communication des débuts du XXè siècle assume aussi la fonction d'un miroir.
L'homme y est renvoyé à lui même, dans la solitude de son langage et des signes artificiels qu'il a créés.

D'ailleurs, s'il devait y avoir un symbole de cette tendance artistique, il serait à rechercher dans le théâtre.
Au début du siècle, le théâtre français est le lieu d'un bouleversement qui gagnera toute l'Europe.
Des spectateurs aux origines modestes, désireux de voir jouer des auteurs en accord avec les préocupations de leur temps, investissent des scènes de fortune.
Très vite, ils rencontrent un succés d'estime dans les milieux avertis, et en quelques années franchissent les murs de grands théatres.
A son tour, l'espace scénique devient le lieu d'accueil de cette "réalité" invisible autrement pour les yeux aveuglés de préjugés.
Car le théâtre a rejoint les autres secteurs de l'art qui tendent à modifier le rapport du spectateur au visible.

Seulement, si l'expansion de ces réactions face aux conséquences d'un monde industriel est géographiquement internationale, aux portes de la modernité, l'art devient à ce point le miroir par lequel la réalité rejaillit, qu'il réfléchit également les vibrations qu'emettent les hommes.
L'irrationnel surgit dans une représentation où la figuration, en faisant apparaître l'invisible, devient à ce point hermétique à la compréhension du grand public qu'elle se brouille, éclate en morceaux, jusqu'à devenir abstraite.

Le moment est proche d'un monde qui a perdu sa cohérence et qui pour n'avoir su amortir les répercussions et de la révolution française du XVIIIè siècle et de l'industrialisation du XIXè se déchire dans sa première guerre mondiale. >>

<<-- Ca l' fait, Alexandre. Tu me rends heureux. Tu l'as envoyé à des éditeurs, ou des magazines spécialisés?
-- Oui, mais j'ai pas eu de réponses. Et avec toutes ces histoires... .
-- Je vois.
-- Enfin, je te dis pas tout. J'ai eu une réponse d'un type de la revue " Esprit ".
-- Hâte toi, Alexandre. Au lieu de me faire patienter, fais moi lire.
-- Tiens, c'est cette lettre.
-- Bien, trés bien. Papier à en-tête, à ton nom, dactylographié et tout le toutim. Rien à dire, c'est sérieux. Voyons ce qu'il te dit: " Monsieur, Nous avons reçu votre article extrait du projet " l'univers des signes les signes de l'univers". " Ah, parce que tu leur a dit qu'tu faisais un projet de recherche ? Pourquoi pas? C'est aprés qu'il le jette ton projet: " Malgré ses qualités et les belles réflexions qu'il contient, nous n'avons pas retenu votre texte pour publication." Tiens donc! "Les travaux que nous publions sont généralement à teneur"scientifique", c'est à dire qu'ils proviennent d'auteurs menant une reflexion sociologique, économique, sociale et politique plus que d'auteurs d'une littérature de sagesse, comme en témoignent vos lignes , encore une fois fort séduisantes." Et patati et patata.

Bon Alexandre, tu vas pas en rester là? C'est le signe D'une reconnaissance. Il faut que tu lui réponde. D'abord, moi, je suis étonné des appréciations dont il te fait part. La revue Esprit, te dit-il , a pour vocation actuelle de publier des travaux à teneur plutôt scientifique.

Mais alors, où s'inscrit ton supposé travail sur "l'univers des signes les signes de l'univers"? N'est-ce que de la littérature de sagesse à l'image de l'extrait que tu lui a fait parvenir? De plus, le fait de mettre à nu les mécanismes régulateurs de la vie sociale - en concentrant la démarche d'abord sur l'étude du concept d'art- n'est-il pas ce que l'on nomme faire de l'histoire de l'art? ; discipline encore neuve et au terrain mal défriché, certes, mais dont il est certain cependant qu'elle fait partie des sciences humaines. Si je ne m'abuse. Non? Tu n'es pas d'accord ?
-- Si, si, Zénéto. Continue, je t'écoute.
-- C'est absolument limpide. Ton texte témoigne du passage du XIX ème au XXème siécle, comment se peut-il qu'il ne soit pas le fruit d'une réflexion sociologique, économique, et politique?

D'un point de vue politique, tu n'as pas eu à citer de noms. Ils doivent comprendre qu'ils sont inscrits en filigrane du texte. D'ailleurs aucun nom célèbre n'est nommé. Le lecteur n'a pas à s'identifier à un personnage: c'est une question d'ouverture de de la conscience.

Dis le, dans ta réponse, le lecteur a la place de Dieu. Un Dieu que les hommes dérangent par la profusion de leur bruit et de leur vanité.

Et s'il s'agit d'une description d'un univers de signes particu-

liers, celui de l'aube du XXème siècle des sociétés occidentales. Si, seul une "poétique de l'histoire" permet au texte de projeter des images dont l'interprétation fait appel à la mémoire, intéresse la vue, l'ouïe, au delà de la culture, réanime l'imagination, et provoque des sensations de chaud, de froid, que sais-je? Dis-lui qu'il n'y a rien là qui soit sagesse littéraire. Le feu court également dans ces lignes.

Pour te dire, moi ce texte me semble d'autant plus idoine à satisfaire les lecteurs de la revue Esprit qu'ilest une invitation à une comparaison. Celle qui de l'aube du XXème siècle mènerait le lecteur jusqu'à l'aurore du XXIème siècle.

Car quoi? Cette aube et cette aurore sont-elles si dissemblables? N'est-ce pas la même trempe d'explorateurs qui, non contents d'avoir passé le mur du son, se sont attachés à la conquête du système solaire? N'est-ce pas la même austérité bourgeoise, hier, qui agitait le spectre du péril vénérien et, aujourd'hui, condamne encore souvent le malade séropositif à une solitude infinie? N'est-ce pas non plus le même deal qui se produit entre une classe possédante et un parterre de gueux à qui l'on tente de faire avaler l'idée d'un temps nouveau supporté par le progrés technologique, et impulsé par l'imagination de chercheurs interressés dans la création d'un monde parfait et surtout parfaitement rentable? Je sais de quoi je parle, je vois bien comme ça se passe avec les autres chercheurs du laboratoire.

Tu dois le leur écrire Alexandre.Car non,non,non. L'aurore ne tient pas les promesses que pouvait laisser espérer l'aube: le ciel est rouge de nuages qui seuls risqueraient de donner honte au soleil de se lever.

Et rassure-les. L'univers de signes qui englobe tout un chacun ne se déchirera pas aussi facilement dans une guerre civile. Ce qui dérègle les consciences est une guerre plus insidieuse. Une guerre mondiale de l'information. En France que le lecteur de signes doit sanctionner à un moment ou un autre par un vote. Quand il n'est tout simplement pas à la source de l'information. Du côté où l'on subit la guerre des signes, happé par la folie, jeté à la rue, ou confronté à une violence sans fin.Et ça, toi tu connais.

Alors dis-lui à ton type que pour ta part, tu participes à cette guerre depuis le point de vue que te procure la sphère artistique. Or, ce que l'on en peut dire, et tu me reprends si je me plante, c'est qu'en la matière, l'avant -garde est musicale et cinématographique. Ainsi, du côté de l'art, le vent révolutionnaire est un tourbillon de signes qui s'offrent d'abord àl'ouïe et ensuite à la vue.

Pour la musique, tonnent les sons des rappeurs, de MC Solar,qui sait"qu'il faut rendre à Solar ce qui appartient à Solar, quand on parle d'histoire de l'art"; en passant par le groupe "Nique ta mére", jusqu'à l'affirmatif "I am" et aussi "Doc Gyneco",des trois, le moins iconoclaste. Sans oublier les rappeurs under-

ground, ceux du groupe "assassins" et bien d'autres. Tous martèlent des paroles de défiance vis à vis de l'état policier,en des rythmes endiablés de saccades, à l'instar des endiablés rythmes de production des industries. Or, leurs paroles sont écoutées et répétées parmi la jeune génération qui en a fait sa culture.C'est un fait.

D'ailleurs toi aussi, tu les adores.Et ce n'est pas un hasard si l'année dernière, tu as présenté un de tes tableaux sous forme de rap. Je me trompe? D'ailleurs combien y avait-il d'artistes, à ce salon?

-- Il y avait à peu près soixante-dix artistes français et étrangers pour plus de deux cents peintures et sculptures présentées.

-- Bon et bien, je suis certain que ton tableau: "la marche vers le soleil" a intrigué, mais peut-être moins les artistes que les trois mille visiteurs qu'il y a eu, c'est ça? Le tableau, tu l'as ici? Parfait, fais en une reproduction et mets la dans ta lettre. Car, l'idée n'était vraiment pas saugrenue d'ainsi marquer un lien entre peinture et musique.D'abord,là-bas, à Dreux, tu as été primé. Et ensuite, parce que,depuis, les rappeurs ont forcés les portes des victoires de la musique. Tu vois où je veux en venir? plus intrinsèquement, du point de vue de la connexion des signes, les trente et un personnages du tableau sont de type rasta. Ils sont engagés dans une marche toute empreinte de la force du feu et de l'eau. Et, en l'occurence, le mouvement de rap français, après sa longue gestation est sur le seuil de s'institutionnaliser et d'être à même de frapper d'autres pays, en l'occurence l'Afrique, en un deferlement, on en avait parlé, que tu voulais ainsi, lui souhaiter fait de mille bonheurs.

Bref, ceci est imagé, mais se fonde sur une réalité que personne ne peut ignorer. Tel est la force des signes de l'art.Quant au deuxième mouvement, quasi peristaltique lui aussi, et qui fait avancer l'organe révolutionnaire: c'est le cinéma.Tout le monde se souvient de son cortège de pétitionnaires refusant leslois sur l'immigration. En l'espèce, ce mouvement sans précédant dans la guerre des signes,est la preuve d'une confrontation entre des sources cinématographiques et d'autres provenant de la sphère politique. En d'autre termes, les cinéastes affirmaient, voilà ce que nous retranscrivons de la réalité dans nos films. A la lumière du projecteur nous affirmons que vos lois sont mauvaises. Et les émoluments que nos films nous on rapportés, nous permettent de croire que nous représentons plusieurs millions d'opinions identiques. Ainsi, ce mouvement a marqué une étape essentielle dans la guerre de l'information et des rounds que se livrent la société contre l'état.

Tu peux terminer sur la communication, dire que ce concept régule la super-structure, la preuve n'est plus à faire. Seulement le concept n'est pas roi: les limites du concept d'art ont éclaté. Qu'est-ce qui est art, qu'est-ce qui ne l'est pas? Qui peut le dire? On peut juste se consoler en pensant que les particules les plus saillantes des projections ont créé des poches d'air, sa-

lutaires dans le concept de communication.

Tu seras d'accord Alexandre, l'art n'est pas un domaine achevé, même si le concept est cernable en tant qu'il est un élément du concept de communication. Oui, contre Hegel,il faut avancer que son insertion dans notre univers de signes sera encore matière à interprétation longtemps. Car désormais, les artistes sont des relayeurs d'opinion incontournables; à qui l'on ne peut plus opposer le fait d'une source imaginaire et vaporeuse.

L'imaginaire que l'art est seul à déployer comme cela est, au contraire, ce qui mènera nos sociétés vers l'aurore.Mais ceci est une autre histoire. La bonne tenue du salon du livre, à laquelle tu n'as pu assister cette année, en est peut-être d'ailleurs le chapitre suivant. Aprés avoir eu à entendre et à voir peut-être est-ce le signe que la jeune génération arrive au stade du désir. Désir de lire et d'amortir le temps, en plongeant son regard vers l'infini des signes. Là où, à la limite de l'univers des signes se peut mieux saisir les signes de l'univers, comme par magie d'un détour qui voudrait que pour toucher l'objet, il faille s'en éloigner réellement et n'en cueillir que le signe, le concept...

Ci-fait, Alexandre. Tu as ta réponse... . Alors? Cà va? J'étais comment? Tu as enregistré? >>

Bande d'enregistrement n° 2